

**Extrait 1.**

Mon pas est encore mal assuré mais ce n'est qu'une petite chambre, là où j'habite, au rez-de-chaussée. À 10heures 10, ou 20, il y a bien peu de gens dans ma rue, de ma fenêtre au début que j'étais ici je ne cessais d'épier, pas comme le ferait un concierge, je ne cessais d'épier pour être sûr de ne pas être pris au dépourvu par un regard du dehors qui me cueillerait sur le vif, chez moi. Car il me vient à l'esprit des choses étranges, depuis que je suis dans la mouise, c'est ma claustrophobie, j'ai peur qu'on me découvre d'un seul coup d'œil, parfois, il suffit d'un regard quand je marche dans la rue pour que je perde contenance, je rougis jusqu'à la racine de mes cheveux, qui sont ternes et que je perds. Mais qu'est-ce qui lui est arrivé ? j'ai l'impression qu'ils se disent. Regardez-moi ce type, il est foutu, rien à faire. J'ai l'impression que leurs regards me mettent à nu, pourtant ces types ont l'œil aussi morne que quand on lit un programme de télé. L'œil morne, mais avide. Je me résonne, je sais bien qu'ils s'en moquent, mais je rougis quand même.

Il faudrait que je lave mes rideaux, cela mettrait un peu de meilleure humeur dans mon deux pièces en rez-de-chaussée. En tout cas, quand je pousse les volets contre le mur extérieur, tournant les loquets, l'air, le bruit me frappent, dehors il y a la vie, et je ne sais pas si c'est cela qui me redonne confiance, non bien sûr ce ne peut pas être seulement cela qui me raccroche à la vie. Il arrive même que tout ce bruit normal me donne le tournis, assez brièvement puisque dès que je ferme la fenêtre et tire le rideau, très vite, je me retrouve comme d'habitude, face à moi. Il y a encore quelques mois, je me disais que mon rez-de-chaussée était en grande partie responsable de mon manque d'appétit pour les choses autour de moi. À force, je me disais, on est grignoté par ses murs. Il se rapproche. D'ailleurs, quand je fais des cauchemars il y est souvent question de rats, d'animaux souterrains, c'est banal. L'autre pièce de mon appartement se trouve du côté de la cour, la fenêtre ouvre sur le local à poubelle. Heureusement la gardienne est consciencieuse et lave les poubelles au jet chaque jeudi, il n'y a pas trop de mauvaises odeurs sauf en été. En été c'est carrément intenable. Les autres locataires du rez-de-chaussée, il y en a quatre, font preuve de discrétion, nous préservons notre intimité par *statu quo*. Je me méfie de la télévision dès le matin, car cela m'abruti sans remède. J'ai du mal à m'en détacher les yeux, et même si c'est un programme qui m'intéresse ça me fait mal au crâne. J'ai dû arrêter. Avant je commençais mes journées par des Aspro, je regardais les comprimés effervescents se dissoudre, j'écoutais le bruit qu'il faisait, et paf j'allumais la télé. J'ai fini par m'apercevoir que même sans raison de sortir, une balade de reconnaissance dans mon quartier était incomparablement supérieure aux Aspro du matin mais quand j'ai la gamberge j'hésite à sortir de chez moi. Aussi il arrive que je rechute triturant les boutons jusqu'à ce que mes yeux rougis par l'écran se mettent à cligner malgré moi. Quand j'y vois trouble, cinq ou même six heures plus tard, je la ferme. Pages 8-11.

## Extrait 2.

Depuis mes revers de fortune le moindre événement nouveau me pèse, comme si c'était trop lourd pour moi. Je regardais sa chambre, c'était mieux tenu que chez moi, mais plus désordre, je fus bientôt pris d'une véritable frénésie ménagère. Mon logement n'est pas très propre, mais à intervalles réguliers, lorsque je me sens du courage, je me lance dans des ménages sans queue ni tête mais de fond en comble. Je lavais sa vaisselle, rangeais les affaires éparpillées autour du lit que je faisais, me reprenant à plusieurs fois, comme un militaire puni par son chef. Après quand je n'eus plus rien à faire j'attendis que l'après-midi se passe en faisant des projets finalement, je comprenais qu'elle n'est guère confiance en moi. Quand vraiment je n'y tins plus, je claquai la porte comme elle me l'avait demandé.

Je me suis baladé dans les rues, cela a duré des heures, j'avais refait l'amour avec une femme. Ce coup-ci ça n'était pas tarifé. C'est comme si je m'appropriais déjà sa vie pour cette simple raison, pour une nuit passée avec elle dans sa chambre de bonne. Thérèse était Polonaise, elle parlait mal notre langue et elle était en attente d'un titre de séjour, tout ça me rendait providentiel en un sens, je pourrais l'aider. Dans certains cas même quand on est dans la dèche, on peut encore aider des gens. Je marchais, marchais en réfléchissant à tout ça. Une dizaine de kilomètres plus tard peut-être, dans les rues, toujours les mêmes, dans leurs éternités des promenades à rallonge que je fais depuis mes revers de fortune, je me retrouvais au self ; attendant sa sortie devant un café. C'est elle qui me le servit, refusant de prendre l'argent que j'avais sorti pour le lui payer, elle n'avait montré aucune surprise quand elle m'avait vu.

- Ça va ?
- Nous parlerons plus tard, dit-elle avec lassitude.

Je bavardai avec Ali, le serveur, la regardant du coin de l'œil, elle avait l'air fatigué, elle m'apprit plus tard que deux quart de touristes avaient envahi le self et ce coup de feu, comme elle disait, l'avais mis sur les rotules. Quand ce fut la fin de son service, je lui ai proposé de faire quelque chose, mais elle était claquée, elle souhaitait rentrer chez elle et dormir. Je l'ai accompagnée à sa porte, me fis pressant, je voulais rentrer avec elle.

Elle se laissa embrasser, me repoussa lentement vers le palier.

- Je te veux, Thérèse, laisse-moi entrer.
- Pierre, je suis si fatigué. Tu ne peux pas attendre demain ?
- Demain ?

Je ne sus quoi lui répondre. Elle me dévisagea avec un sourire en ôtant son manteau, et comme à chaque fois, allume la télé, la télé, elle n'aurait pas pu vivre sans. Je m'assis à côté d'elle la pris dans mes bras, mais je sentais bien que rien n'aurait pu l'empêcher de suivre son émission, un mélange de chansons, d'astrologie et de causes humanitaires. Quand, au cours des trois mois que durant notre liaison, je lui demandai d'essayer de vivre sans, elle me répondait invariablement on voyait bien que je ne connaissais pas son pays, ça n'existait pas là-bas ce

genre de choses, et que de toute façon, avec moi, ça n'était pas toujours drôle, sans la télé elle s'ennuierait. Et toi, Pierre, comment peux-tu vivre à longueur d'année sans travail régulier ? Ce n'est pas normal, en Pologne, tu serais sans doute en prison comme les faignants. Tu veux bien m'expliquer ce que je fais avec toi. Pourtant, j'en suis certain, à aucun moment, même quand Thérèse passait une journée entière devant l'écran, sans vouloir s'habiller pour faire un tour, je me suis ennuyé avec elle. Depuis que je suis dans la mouise, je sais combien il est dur d'être seul, pourtant, vaincre sa solitude, s'en séparer comme d'un habit mal taillé, cela n'est pas facile non plus. Le soir, dans sa chambre de bonne – Thérèse ne souhaitait pas venir s'installer chez moi, même si c'était plus grand – quand elle en avait marre de la télé, nous faisons l'amour. L'amour c'est quand même distrayant, dans la pénombre, surtout si après, en fumant peut-être une cigarette, on fait des projets d'avenir. On est deux dans le noir, on se protège, dans la pénombre il est plus facile de se laisser aller à l'espoir. Et si pendant le jour ça ne va pas, on sait qu'elle sera de nouveau là, ce soir. Parfois cependant, je retourner chez moi et me forcer à y rester deux ou trois nuits d'affilée, sans la voir. Pages 26-29.

### **Extrait 3.**

(...) Les pauvres, ils sont bien forcés de compter. Moi, c'est un fait, je sais exactement ce qu'il me reste en poche, ou le montant qu'il me manque pour acheter telle ou telle chose. N'aurais-je pas eu la même réaction si nous allions chez moi ? J'ai quelques livres de poche, empilés sur l'étagère du haut de mon armoire, c'est là que j'ai ma cachette, 350 Francs, j'ai économisé en prévision des coups durs. Le livre où j'ai caché l'argent, je ne l'ai pas lu jusqu'au bout. Avant, il y a déjà longtemps, quand j'avais du travail et une famille, je m'endormais toujours avec un livre à la main, accroché aux phrases que je lisais, avec le sentiment du devoir accompli. C'était sans doute agréable. Les employés de bureau travaillent, les écrivains font des livres pour les amener sans peine dans l'acrobatie des mots jusqu'au sommeil qui leur est nécessaire. La roue tourne, la vie passe. Des histoires sont racontées. Depuis mes revers de fortune, quand j'essaie de lire, les mots se brouillent devant mes yeux, mon esprit ne veut pas, j'ai des difficultés à me concentrer. Je lis plus facilement les magazines, à la bibliothèque de mon quartier. Avant même d'ouvrir les volets de mon rez-de-chaussée je vérifiais dans mon livre que l'argent y était. Bien sûr, Lômeur, ici tu es seul. Page 32.

### **Extrait 4.**

Pourtant, quand je me compare avec des types que je vois dans la rue, je sais bien que je suis en tout point normal, je me rassure, je me dis Lômeur, tu es l'un d'entre. Oui, tu te fonds dans la masse. Qu'est-ce qui distingue Lambert et moi ? M'était-il supérieur ? Parfois, je me le demande. Qu'est-ce qu'il fait qu'un homme vaut plus qu'un autre ? Je marche dans la rue, nous

marchons dans les rues. Qui que nous soyons, nous n'aurons jamais fini de nous croiser jusqu'à la mort. Nous nous suivons des yeux, et bien sûr, nous nous jugeons. Nous nous épions, et même avec des inconnus, nous échangeons des paroles. Certains ne regardent rien, d'autres regardent ailleurs, au loin, et les femmes sont comme nous. Mais d'autres nous observent et parfois, on croit bien distinguer une lueur dans leur regard, comme s'ils éprouvaient de la curiosité. Alors moi, depuis mes revers de fortune, quand je vois cela, je suis heureux de vivre. Car s'ils me regardent avec cette curiosité, je me dis, même si je suis dans la mouise, et que je n'ai pas de travail, je peux me sentir comme un autre. N'importe quel autre ! Depuis mes revers de fortune, je peux haïr la terre entière, ou bien c'est le contraire et je pourrais serrer le monde dans mes bras, car je lui appartiens. J'ai envie d'être pardonné, moi aussi je pardonne. J'ai des visions de ce genre, et quand ça s'arrête, je m'appelle toujours Lômeur, et j'ai peur de devenir fou. Pages 55-56

### **Extrait 5.**

La journée, je n'ai souvent rien à faire. Alors je me pose des questions, plein de questions, sur ma vie et le reste, n'importe quoi, il y en a trop, je voudrais bien m'arrêter, c'est impossible. Je pense à ma vie passée, il y a déjà si longtemps, et qui continue. Tout continue. Je n'ai pas toujours été là où j'en suis, j'ai eu ma chance, sans doute que je l'ai eue, et puis je finis même par me dire que j'ai connu le bonheur. Je n'aime pas quand ça m'arrive, de trop me souvenir, pourtant, je n'y peux rien. Par exemple je me souviens d'odeurs de mon enfance, de voix, de bruit. Cela ne se raconte pas. Je me souviens d'avant. Aujourd'hui ça ne va pas. Du coup je me dis qu'avant était mieux, et j'en tire de l'espoir. Avant j'ai fait des choses, j'avais des projets, j'ai voyagé, je suis allé en Tunisie, sur la Côte d'Azur, en Italie, j'ai encore des photos ; parfois, pour une raison qui m'échappe, je les regarde.

C'est pendant l'après-midi, tout ce temps devant moi comme à marée basse, je n'ai pas le courage de sortir, de prétendre encore que je vais chercher du boulot. Alors je sens que je vais déprimer, j'ouvre la boîte où elles sont et je les mets sur la table. C'est une boîte à sucre, une vieille boîte que j'aime bien car je l'ai depuis longtemps. Elle est un peu rouillée dessous : elle contient ma mémoire. À chaque fois l'ouvrir et la refermer me fait penser au temps qui passe, la boîte encore plus que les photos. Je me dis alors que je suis bête, que je n'ai pas encore 44 ans. Oui, mais on ne peut pas se voiler la face. Ce qui fut ne sera plus, et même ce qui est, tout le monde c'est cela. Et puis, je sais très bien qu'à 40 ans passés, qu'on le veuille ou non, on ne peut pas revenir en arrière. On a déjà son âge et on le sent. Mais cheveux blancs et mes rides me le montrent sans concession. Je date d'avant mes soucis, d'avant ma galère, pourtant, je ne suis plus que ce masque. Et puis il est de notoriété publique que les neurones de notre cerveau sont incroyablement nombreux, mais qu'ils s'éliminent en masse dès la vingtaine. [...] Et surtout depuis que je suis dans la mouise, l'espérance diminue, bien sûr j'essaie encore, mais j'ai beau

faire, elle s'efface devant la vérité. Quand je regarde mes photos, je peux rester l'après-midi devant, à les mettre dans l'ordre. J'hésite toujours sur les mêmes. C'est bête, je me dis qu'on ne peut rien retoucher à son passé, surtout le mien, vu où j'en suis. Pages 75-77

### **Extrait 6.**

(...) Bientôt je retournais tous les après-midi du côté de la gare, près du bus, comme si c'était un aimant. Quand il ne pleuvait pas, je m'asseyais sur les marches cour de Rome., Au milieu des gens qui passaient, parmi les autres, il y a des milliers de gens dans la gare St-Lazare. Pourtant, dès qu'un type dans mon genre s'approchait de moi, dès que je me sentais repéré, je me relevais bien vite, souhaitant rester seul. Non, je ne venais pas pour trouver un clan, finir sur le trottoir avec trois, quatre autres types qui parlent trop fort et se saoulent. Je ne ferai pas la manche ici, même si parfois, j'avais déjà été obligé de mendier. D'autres personnes, elles, m'intéressaient. Des étudiants par exemple j'en voyais, qui se donnaient rendez-vous, pour sortir ou aller au cinéma. Leur conversation est rafraîchissante, leurs soucis sont bien clairs, ils concernent les problèmes sociaux, les sujets importants de la société, les examens, Jean-Mi, Cathy ou tel ou tel. Souvent, les jeunes aiment parler fort, alors j'en profite. Peut-être qu'ils devinent qu'on les envie parce que pour eux, il y a toute une vie devant. Pendant tous ces jours-là, il m'arrivait même de sentir la présence d'un type comme moi, d'un autre type, stoppe net dans cette odeur de vie et de voyage à la gare. Un autre fou, Lômeur, mais toi et lui vous ne vous êtes d'aucun secours. Ceux-là, ils ne s'asseyaient jamais à côté, mais toujours à quelques mètres, pour marquer la distance par respect humain.

Cour de Rome, des couples s'attendent, prêt de la statue des valises empilées les unes sur les autres. Celle ou celui qui attend regarde parfois l'horloge au fronton de la gare, parfois aussi, ils comparent à leur montre. Quand ils sont enfin réunis, ils s'embrassent.

Celui-là il y le journal, il vient d'acheter la dernière édition ; il a l'air de connaître le sort des nations et le prix des choses. Son attaché-case entre les jambes, il a l'air d'un homme libre, pleinement conscient de la lutte pour la vie et de l'étendue de ses responsabilités. Parfois, un autre arrive à sa hauteur qui lui demande du pognon, soit il hoche fermement la tête, soit il sort un ou deux francs et reprend sa lecture comme si rien ne s'était passé. Il y a les uns, les autres, il y a la vie, il y a la mort, il y a le temps qu'il fait, il y a les trains qui vont où on habite et ceux qui n'y vont pas, il y a ce type et il y a Lômeur qui se pose des questions comme un imbécile. Lômeur le voit, mais l'autre ne voit pas Lômeur, et c'est toute la différence. Parfois pourtant, quand le teneur de pièces ou de ticket-restaurant va vers quelqu'un d'autre, il relève la tête, distrait, mais le regard qui suit cet inconnu est devenu indéchiffrable. C'est une femme, Lômeur voit venir ses jambes et il relève la tête, elle est disons secrétaire, elle a bien sûre des soucis, elle sort du métro ; tous les autres, elle parmi eux. Elle a des collants noirs et comme elle s'apprête à gravir les quatre marches où je suis assis, elle tire sur l'ourlet de sa jupe d'un geste machinal, elle rentre chez elle. Elle en vient. Elle est peut-être amoureuse, elle est peut-être malheureuse,

elle connaît les deux, tous auront connu les deux, même lui, celui qui est assis là à glander. Elle, son pas est vif et ses chaussures à la mode ne sont pourtant pas de première fraîcheur. Celle-ci, elle revient des grands magasins, elle a claqué plein de pognon. Elle ne fait que passer, d'ailleurs, dans le hall de la gare, ça sent la sueur et la pisse. Ça a toujours senti, vois-tu Lômeur. Et ceux-là, ils vendent des fruits ou bien des fleurs à la sauvette. Tu devrais peut-être essayer ? Puis il est 18 heures, par-là, et des milliers de gens arrivent, partent et reviennent, ils sortent de la gare et tu es obligé de te lever sinon on t'écrase, ce n'est pas de la malveillance, c'est de la nécessité. Pierrot, emmerdeur tu gênes. Tu gamberges. Ce n'est pas que tu gamberges qui est gênant c'est que tu bloques le passage. Et tu te joins au troupeau, du coup, et tu es leur semblable en tout point. Tu voyages, loin. Alors tout le temps que ça dure tu n'as pas à t'en faire, tu leur ressembles, et puis tu t'arrêtes à nouveau. Et là, tu te dis que non vraiment ça ne va pas, Lômeur, vraiment tu dois faire un effort, tu deviens un peu dingue, ce que tu peux être con ! Pages 83-86.

### **Extrait 7.**

La nuit, quand je ne dors pas, je m'entends respirer. C'est une surprise d'être en vie, d'avoir un cœur qui bat, des bras, des mains. La plupart du temps je ne me rappelle pas de mes rêves, encore moins de mes cauchemars, mais quand je me réveille en sursaut, je sais que ma cervelle m'a joué des tours, j'ai dérapé dans la nuit. Mon lit est débordé, j'ai froid aux pieds. Je les vois dans la pénombre, en face de moi, difformes, on dirait des moignons. C'est pour ce genre de choses que je regrette de n'être pas cultivé. Sinon, je comprendrais tout ça, j'aurais moins peur, même si je sais que cela arrive à tous, qu'avoir peur est ridicule, quand on n'est plus un enfant. Même à 4 heures du matin, il n'est pas rare qu'un passant marche seul dans la rue. Ou bien c'est un couple, je les entends qui parlent, elle porte des talons. Il arrive qu'on rie juste à hauteur de ma fenêtre, comme si c'était fait exprès. Qu'une moto réveille toute la rue, comme un express dans un western d'il y a longtemps, au cinéma. Dans le sommeil, dans l'insomnie, je n'ai pas mon âge, je sais à peine qui je suis, où, quoi. Depuis que je suis dans la mouise je prends des somnifères, deux blancs, et j'ai le sommeil lourd. Pourtant, je me réveille aussi. Je suis déjà allé au dispensaire à cause de ça, c'est gratuit. Le médecin que j'ai vu m'a dit de faire comme si de rien n'était, le corps sait bien quand il a besoin de sommeil, on finit toujours par dormir. Puis il m'a prescrit ces cachets, je ne me le suis pas encore fait rembourser, je ne sais pas pourquoi ça me gêne. C'est idiot.

Si un jour, comme je l'espère, je retrouvais un travail correct, je quitterais mon rez-de-chaussée pour habiter en étage, comme avant. Mais pour le moment c'est impossible, alors il faut que je m'habitue. D'ailleurs j'ai le sommeil très lourd, malgré les rumeurs que j'entends dans ma tête mes yeux se ferment, comme si c'était malgré moi. On ne peut pas lutter, le soir dans mon lit je me dis que je finirai bien par m'en sortir et je ferme les yeux, je me sens partir. C'est comme si mon sommeil était un voile invisible que je traversais, et tout à coup, ça se referme sur moi. J'ai l'impression de dormir sous ce voile cette impression ne m'étouffe pas, mais pourtant

je la crains. C'est comme si j'étais Lômeur sans espoir de retour, cette idée m'est insupportable. C'est parce que je sais que la vraie vie est parmi les autres gens, dehors. Je me dis que ma vie serait insupportable si je pouvais me retrouver en quelques minutes dans les rues de mon quartier, loin. Je rêve tout éveillé, juste avant de m'endormir. Je rêve de confort, d'un canapé moelleux, d'un appartement correct et d'une télé couleur. Je dors. Je rêve d'un téléphone sans fil. Grâce à ces téléphones on voit des gens dans la rue marcher en parlant, ils ne sont jamais seuls, même quand ils gagnent de l'argent. Et si je me réveille à ce moment-là, je me sens con, bien sûr, je ne suis que mon corps ramolli par le sommeil, mes draps sont humides. Pages 109-111

### **Extrait 8.**

(...) Lômeur a tout son temps, le temps presse, je finis par m'asseoir sur un banc, seul. Je sens que je pourrais tenir encore un an comme ça, ou deux, ou dix. Car malgré tout, je tiens à la vie comme n'importe quel homme tient à la sienne, c'est un fait. Je tiens à chaque souffle voilà : Lômeur inspire, expire, tient bon. Les enfants jouent dans le square, leur mère lit dans le square, les chômeurs chôment dans le square, les joggers courent dans le square, les déprimé dépriment dans le square, les touristes visitent le square, les pigeons chient sur les bancs, le gardien garde le square, tout est normal, même Lômeur n'est pas suspect, à part qu'il délire l'air de rien. Je me tiens à l'écart, je me suis mis à l'écart, je ne sais plus de quel écart il s'agit, je me mêle à la foule. Je respire à pleins poumons dans l'envie d'être un autre, c'est comme si j'essayais de grappiller leurs forces, il me manque l'énergie, où est-ce qu'elle est, repassez demain, on verra, si Monsieur Untel vous prend à l'essai, on a transmis votre c.v., à bientôt. Les mots qu'ils me disent, je peux les prolonger plusieurs heures d'affilée, j'ai déjà oublié leur visage et le mien. Pourtant, il y a des visages qu'on n'oublie pas, ceux des vieilles amours, ceux des parents, ceux des amis morts ou c'est tout comme. Je suis en colère, la nuit quand je les revois, je leur parle. J'ai été marié, j'ai eu un enfant, cela, on ne peut pas me l'enlever. Mais inévitablement, avec le temps qui passe deux fois plutôt qu'une, ils diminuent d'intensité. Je tourne dans mon lit, avec toutes ces rumeurs dans ma tête, c'est presque le vacarme. Il m'est bien impossible de trouver le sommeil, je prends encore des cachets. Ou alors non, rester une minute de plus dans mon lit voudrait dire que j'accepte, qu'est-ce que j'accepterais ? Ma vie ? La mort ? Je n'en sais rien. Cette nuit-là, je me suis retrouvé près du palais Royal, j'ai rencontré cette femme que je n'avais jamais vue.

Pages 114-115

### **Extrait 9.**

Maintenant c'était déjà gris bleuté, le soleil accrochait l'horizon, bien au-dessus des nuages et des toits. Je n'étais même plus ivre, je pensais à cette femme. Comme tout ça et peu de choses, rien presque. Elle m'avait raconté son drame intime, pourtant, elle avait déjà changé de nouveau. On n'était pas du même monde, mais je comprenais sa folie, comme elle aurait

compris la mienne. Sa vie continuerait comme avant, tout ça n'a pas de sens. Elle n'avait jamais cessé d'espérer, même ce soir-là, que je l'avais vue effondrée, seule dehors dans Paris. C'est comme ça : il n'y a rien à faire et alors on se dit que ça ne peut plus durer, pourtant si. Page 137

### **Extrait 10.**

Quand on n'a personne dans la vie, on s'attache très vite, on voudrait pouvoir prendre possession des autres aussi facilement qu'on achète le journal, et on croit toujours que ce sera pour la vie. Elle ne parut pas étonnée de me voir.

Elle portait le même chemisier que la veille, une autre paire de chaussures, vernie noire et à talons, je m'aperçus qu'elle n'était pas grande. Notre conversation tournait autour de sa vie, la sienne, je lui posais des questions, mais il fallait surveiller l'heure. Hier elle était arrivée un peu en retard, son patron n'aimait pas ça, de nouveau elle dut partir précipitamment. Nous embrassâmes en copains, sous la porte cochère de l'immeuble où elle bossait, puisque je l'avais accompagnée. Quand elle monta les escaliers, je la suivis des yeux et retournai m'asseoir. Annie était seule, son cœur avait besoin de battre ; comme le mien. Cela, on ne peut pas l'empêcher, surtout au printemps. J'avais vu si souvent des couples enlacés au café, toutes ces années de déveine, il me semblait parfois qu'à chaque fois que j'en apercevais, je voyais à portée de main ce qui suffit à justifier nos vies. Alors je me dis, si tu n'es plus seul, tu seras comme les autres, tu l'es déjà, n'ayant pas le vertige en regardant devant ou derrière toi. Je ne peux pourtant pas dire que je pensais beaucoup à Annie, quand elle était à son bureau. Pages 154-155

### **Extrait 11.**

Je retournai la voir le lundi suivant, près du canal. Je voulais lui faire des excuses, lui dire que je comprenais, sauf qu'en vérité il y a encore aujourd'hui quelque chose qui m'échappe, chez moi, c'est courant. Je me suis assis à côté d'elle, elle a mis du temps à regarder de mon côté. Je lui demandai des nouvelles de la vieille, si elle avait profité de ses vacances. Elle ne me répondait pas. Je lui ai dit que je regrettais bien notre dispute, c'est seulement qu'elle comptait pour moi. Elle aussi avait fait des projets d'avenir où j'étais à ses côtés.

- C'est vrai, Annie, dis-le-moi.
- Mais oui, Pierre, c'est vrai, tu le sais bien, non ?

Mais ce n'était pas si simple, il y a les histoires qu'on s'invente et puis il y a le reste ; Pierre, je ne vais pas t'apprendre ça. Elle avait peut-être oublié que c'était possible, oui, notre histoire était possible mais elle ne savait pas comment faire. Je ne comprenais pas tout, la solitude, il faudrait que j'y mette du mien. À force, on a épuisé le sujet. Mais j'ai encore attendu pour partir. Elle ouvrit son sac à main, elle avait fait tirer des photos qu'on s'était amusé à prendre de nous deux, quelques jours auparavant.



- Tiens, regarde, tu te souviens ?

Elle avait posé l'appareil en face de nous et avait déclenché le retardateur. Elle avait couru me rejoindre. On était assis tous les deux sur le rebord du lit, je la tenais aux épaules. Elle les avait fait tirer en double, celles-ci je pouvais les prendre, comme ça, on se rappelle mieux les choses.

- Je me souviens, c'est récent.

- Pierre, arrête... Écoute, tu pourrais venir à la maison, dimanche prochain ?

Elle me présenterait à sa mère, si j'en avais vraiment envie. Ce n'était pas la première fois qu'elle invitait des collègues de bureau. Sur le coup je n'ai rien dit, j'ai seulement regardé devant moi, vers le canal. On est resté là, sans parler, on avait plus d'autres sujets si ça se trouve. Quand ce fut l'heure on s'est embrassés sur le coin de la bouche, comme d'habitude elle serait un peu à la bourre, moi je me suis assis sur le banc, avec les photos lourdes dans mes mains. Les arbres, ce qu'ils pouvaient être verts, sur les ponts en fer enjambant le canal les gens s'arrêtaient un moment, pour regarder les bateaux de touristes arrêtés aux écluses. Moi, je serais insouciant comme eux si je le pouvais. Aujourd'hui, je ferais la manche, les gens me donneraient pas mal à cause du beau temps. Ou alors, ça serait le contraire, pas moyen de savoir à l'avance. Ça devenait duraille, Lômeur, attention. Je devais faire le tour de mes connaissances, dans les supermarchés, c'était l'époque des inventaires. On m'a embauché huit jours pour distribuer des prospectus et pour en accrocher aux essuie-glaces, on était payés chaque jour. Annie me téléphonait, le soir. J'étais content de lui parler, évidemment. La nuit, je réfléchissais à tout ça, retournant notre histoire dans ma tête. C'était peut-être ma faute, tant pis. Je n'y suis pas allé le dimanche. Il a plu trois jours. Puis elle était de nouveau là, elle lisait un bouquin, elle portait des lunettes de soleil. C'était le banc de dessous le marronnier, le même que les fois d'avant. Elle portait un blazer clair que j'avais vu sous un plastique transparent dans son armoire, elle ne semblait pas lire exprès. Aujourd'hui, je me dis que si elle avait regardé de mon côté à ce moment-là, oui, je serais allé à sa rencontre, et je serais allé déjeuner le dimanche chez elle. Je traversai par un des ponts vers l'autre quai. A un moment elle leva la tête, et puis elle regarda sa montre avant de refermer son livre. Je redescendis, sur le quai d'en face, est-ce que tu fais encore une connerie, mon vieux, décide-toi, et puis non, j'ai regardé vers les arbres, c'est tout décidé, oui, fini. Depuis que je suis dans la mouise, je connais bien la solitude, et si je ne l'aime pas, je m'y suis habitué. Je me suis senti soulagé de partir dans l'autre sens. Pages 176-178

### **Extrait 12.**

(...) Je ne sais pas pourquoi les souvenirs des autres sont toujours plus vivants que les miens. L'après-midi, assis sur mon tabouret, je vois la rue. André fait attention à ce qui se passe dehors, quand les voitures des gens qu'il connaît sont mal garées. Il faut aller les changer de place avant que les aubergines n'arrivent, pour éviter les P.V. Cela fait bien longtemps que je n'ai pas conduit

une voiture. Que je ne travaille pas à 4 heures de l'après-midi ne le gêne pas, des chômeurs il en connaît, il ne me pose pas de questions. Sinon, j'irais ailleurs probablement. Ici, comme on ne fait pas crédit, on sait d'avance. Je regarde et la rue dort elle aussi, comme les rues du quartier savent dormir. Tout tourne au ralenti. Les gens sont au travail, il n'y a que des petits bureaux dans le quartier, plus deux ou trois ateliers et des grossistes en tapis. Souvent, un type à l'air préoccupé entre en vitesse, il commande un café et demande le téléphone. Il a un rendez-vous, moi non, c'est comme si j'étais toujours sur mon arbre. Je regarde, et c'est tout.

Alors à force, il se passe des choses bizarres, oui, il me semble que d'une seconde à l'autre le pire pour être arrivé, sans crier gare. Je vois un embrasement, un cataclysme, la rue devient un théâtre. André ne s'aperçoit de rien, il est peut-être au téléphone car il joue aux courses avec ses copains. Ils font des martingales ensemble. Donc il ne se rend compte de rien, et si je sens ses yeux sur moi, j'essaye de me contenir, des fois que ça se voie si j'étais fou en ce moment. Pourtant, même si c'était le cas, je ne pourrais pas m'empêcher de penser que j'ai raison, le trottoir est trop gris, la rue pourrait se disloquer si je posais mes pieds dessus, comme lors d'un tremblement de terre, j'en ai vu plus d'un à la télé, dans les villes du Japon ou en Californie. Cela m'arrive aussi dorénavant quand je me promène dans Paris, quand je repasse aux agences d'intérim. Je vois les immeubles, les gens qui en sortent, je lis les plaques des rez-de-chaussée, je deviens imbécile, je me dis qu'il y a si longtemps que les gens entrent et sortent, moi je suis rentré et sorti, à l'écart, il y aura forcément un moment, Lômeur qu'est-ce que tu imagines. Qu'il y a si longtemps que les gens entrent et sortent, et puis finalement sortent, tous sortent et où vont-ils, et où sont-ils allés, je vois mon ombre parmi eux, j'ai l'impression qu'ils ne savent pas. Pourtant, bien sûr que si, tout le monde le sait, c'est archi-connu, ils ne peuvent pas l'ignorer comme peut-être les enfants, et encore, pas tous les enfants, je fais demi-tour, j'ai peur, comme dans le métro je dois maintenant ressortir toutes les deux stations si j'ai le malheur d'y être aux heures de pointe, attention, attention. Je n'irai pas où je voulais, trop risqué Lômeur, tu n'en reviendrais pas. Pages 186-188